

sommes étranglés, comme on l'était ce jour-là, par les heures qui arrivent et qui n'amènent pas ce qu'on devrait attendre), je vais vous raconter, dresser devant vous, en visions, les deux légendes de l'Empereur. Il a, en effet, cet homme extraordinaire, deux légendes,



L'Empereur, dessin de CHARLET.

comme il a le privilège d'être le seul personnage historique qui ait deux effigies. Voyez tous les autres! Ils n'en ont qu'une, même les plus illustres. Homère, c'est l'aveugle, couronné de lauriers et le front chauve. César, c'est le chauve aussi, le chauve ambitieux, également couronné de lauriers pour cacher sa calvitie et non pas son ambition. Henri IV, c'est celui du Pont-Neuf, avec sa barbe carrée, l'homme de la poule au pot. Tous les grands hommes ont un visage, une effigie. Lui, Napoléon, il en a deux. Il aurait pu mourir après Marengo; nous aurions toujours Bonaparte, le premier Consul, la tête encadrée de cheveux noirs; mais nous avons aussi l'Empereur, avec le visage un peu gras, avec la mèche qui lui barre le front. Il a deux têtes dans l'histoire; il mérite donc bien d'avoir deux légendes.



La première légende, sur laquelle je passerai vite, c'est, cependant, celle-là seule que croyaient édifier les gens qui sont morts pour

lui, les vieux de la vieille, et les poètes qui ont chanté d'après leurs exploits, qui ont été plus ou moins inspirés par les hauts faits de cette époque, les rapsodes qui attendent encore leur Homère; car l'Homère de Napoléon n'est pas né; il naîtra beaucoup plus tard, j'en suis certain, mais il naîtra.

Cette première légende, je veux vous en parler, néanmoins, et je le dois; grâce à ma barbe grise, je suis un survivant de la génération, un des derniers représentants de la génération, ayant connu des gens qui avaient connu l'Empereur. Nous avons tous eu dans nos familles, et dans les vôtres aussi (car il y a beaucoup de soldats de l'Empereur qui sont d'origine belge, même des généraux, vous le savez), nous avons tous eu des parents qui ont servi dans cette Grande Armée. Moi, personnellement, j'en ai eu un, originaire de la Thiérache, voisine d'ici, un Wallon, comme beaucoup d'entre vous. Il avait été maréchal des logis de cuirassiers; il fut blessé grièvement à Iéna; et je me rappelle sa petite légende qui, pour moi, fleurit dans la grande et qui est celle-ci avec laquelle on me berçait quand j'étais enfant.

Le médecin-major qui faisait la visite des blessés s'arrête devant un homme criblé de coups de sabre et dit :

— Pour celui-là, il n'y a rien à faire! (Je vous demande pardon de l'expression un peu soldatesque.) Il est bougrement mal arrangé.

Sur quoi, le maréchal de logis se souleva, regarda le major et répliqua :

— Oui, major, mais il en a arrangé bougrement d'autres.

Puis, j'ai connu un homme extraordinaire qui s'appelait Boulous Baraka, et qui est non seulement un héros de légende, mais même un héros de féerie. Il habitait dans une petite maison où j'habitais moi-même avec mes parents, mon père étant médecin aux voltigeurs de la Garde sous Napoléon III, près du Gros-Cailou, non loin de l'École Militaire. A cette époque, de temps en temps, tous les mois, les journaux annonçaient la mort du dernier mameluk de la Garde; et, chaque fois, Boulous Baraka adressait à l'empereur la rectification que voici (je me la rappelle mieux que mon catéchisme) :

« Sire, une fois encore, la presse vient » d'annoncer la mort du dernier mameluk » de la Garde; une fois encore, je proteste, » moi, Boulous Baraka, ancien porte-enseigne » aux mameluks de la Garde. Tant que Bou- » lous Baraka ne sera pas mort, le dernier » des mameluks sera vivant; et je suis en-

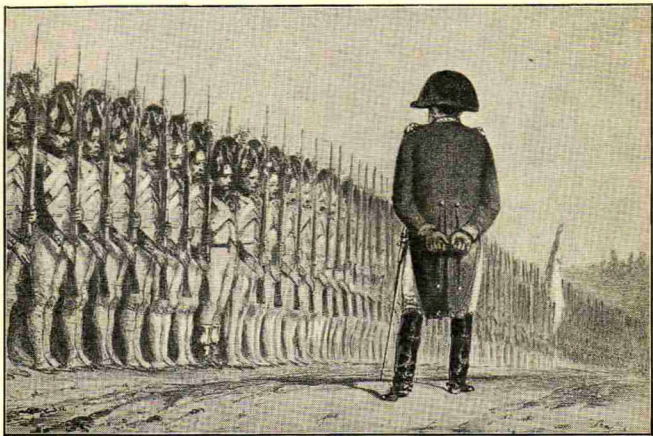
» core prêt à verser pour la dynastie tout
 » mon sang, bien que j'aie reçu à son service
 » cinquante-six blessures. »

Il avait, en effet, cinquante-six blessures; il me les fit voir, à moi, enfant. Il se mit nu jusqu'à la ceinture, me montrant son corps d'Egyptien, un peu petit, gras, blanc,

Jugez, d'après ces apôtres-là, jugez du dieu qu'ils confessaient.



Mais j'ai vu mieux encore que Boulous Baraka. Ecoutez! Je vous dirai un dernier souvenir pour vous expliquer le culte napo-



L'Inspection, lithographie de RAFFET.

et ce corps était balaféré de cicatrices. Je fis, plus tard, cette comparaison, que ce torse ressemblait à une toile où un peintre aurait essuyé ses couteaux à palette et secoué ses brosses. Il y avait de toutes les couleurs, du noir, du rouge, du bleu, du jaune, du violet, du vert, du blanc, un vrai feu d'artifice de cicatrices. Et le bonhomme, se rengorgeant, me dit, avec ce singulier accent qu'il avait :

— Tou peux aussi régarder derrière; il y en a quéques-ounes; car z'ai été traversé cinqé fois.

Il avait, en effet, reçu de part en part cinq coups de lance, sabre et baïonnette. Les soldats de l'Empereur, ceux qui l'ont adoré comme un dieu, étaient des hommes auxquels il fallait des martyres terribles pour arriver jusqu'à la mort, puisqu'ils pouvaient supporter jusqu'à cinquante-six blessures sans être tués.

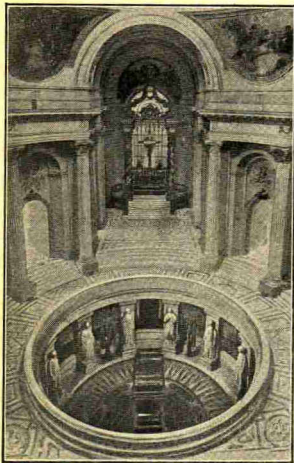
léonien, que je ne cache pas. J'ai vu, moi qui vous parle, et sans être un centenaire, et sans être un fou, et sans avoir rêvé, j'ai vu l'Empereur en personne. Du temps auquel je faisais allusion tout à l'heure, où mon père était médecin aux voltigeurs de la Garde, je visitais, un jour, avec lui, les Invalides, dont le gouverneur était un général sous les ordres duquel mon père avait servi en Algérie. Ce général lui avait demandé si j'aimais l'Empereur. Naturellement, en fils, petit-fils, neveu de militaire, et enfant de troupe, que j'étais, j'avais pour l'Empereur, qui est le patron des soldats, un culte profond.

— Eh bien! dit le général, je lui offrirai, à ton galopin, un de ces jours, bientôt, quelque chose, des étrennes qu'il n'oubliera pas!

Et c'est ainsi qu'un matin, devant deux seuls témoins, le général Mellinet et le sergent qui faisait l'office de guide et de cicé-

rone, celui-ci ouvrant le cercueil et mon père me soutenant dans ses bras...

A cette époque, j'ai oublié de vous le dire, on ne voyait plus le visage de l'Empereur qui, pendant longtemps, avait été exposé à la dévotion des pèlerins, mais qui, ayant été mal embaumé, commençait à montrer des



Le Tombeau de l'Empereur aux Invalides.

traces de décomposition, et cela, au lieu d'offrir un spectacle d'apothéose, pouvait devenir un spectacle d'horreur. Donc, le cercueil était clos déjà depuis sept ou huit ans, quand le général eut cette idée admirable de me donner, à moi, pauvre petit bambin, ce prodigieux souvenir.

Et me voilà, par un clair matin de janvier, soulevé dans les mains de mon père, moi, enfant de cinq ou six ans, face à face avec Lui, mon visage effaré à un demi-mètre de son visage, à Lui, l'Empereur. L'impression fut inoubliable! J'ai gardé, au fond de mes yeux et de la mémoire, le visage blanc, un peu gras, bouffi, avec la barbe repoussée qui mettait une teinte véritable au menton. J'ai vu, depuis, des bustes m'évoquant cela, des bustes mi-partie bronze et albâtre. Mais ce qui, alors, me troubla le plus, c'est que les paupières étaient closes.

Or, je devais les voir rouvertes! Non, non, ce n'est pas un fou qui vous parle, ni un poète prenant ses rêves et voulant les faire prendre pour des réalités. Ecoutez jusqu'au bout, je vous prie. Un jour, quasi un demi-siècle plus tard, je me trouvais en visite à Chantilly, chez Mgr le duc d'Aumale. Il faisait voir à ses invités son admirable galerie de portraits historiques. Il aimait à s'en faire le cicéron. On le suivait respectueusement. Soudain, oubliant tout protocole, toute la politesse qu'on doit à une Altesse Royale, fils de la Maison de France, je quittai le cortège, attiré en avant, malgré moi, attiré par un portrait, qui était dans la troisième pièce (je le vois encore, le long du chambranle) et qui est celui de l'Empereur par le baron Gros.

Oh! ce portrait, ce regard, surtout, ce regard de l'Empereur! C'est un regard d'une couleur indéfinissable. Est-il bleu? Est-il vert? Est-il gris? Comment le dire? Cela ressemble plutôt à la lueur d'une épée quand on l'agite, qu'elle flamboie, et qu'elle est tantôt étincelante comme un éclair, tantôt embrannée par une vapeur de sang qui monterait autour d'elle. Il y a tout cela dans ce regard; et ce qu'il y a, surtout, c'est sa façon de vous prendre, cette sorte de harpon qui vous accroche, qui vous maîtrise, qui vous amène, qui vous dit :

— Viens ici, je veux que tu viennes à moi!

Et l'on comprend, lorsque cet œil-là s'était posé sur les soldats, qu'ils allaient, fascinés, fous, où cet homme voulait les conduire. Aussi, plus tard, là-dessus, a travaillé l'imagination du poète. Car, jusqu'à présent, je ne vous ai parlé que de souvenirs; mais, fatalement, un poète peut et doit avoir une imagination qui enfle les choses; et voici où cette imagination a transformé les souvenirs. Souvent, il m'est arrivé, il m'arrive encore de ressusciter, dans ma pensée, le masque que j'avais vu de mes yeux, et le regard que j'ai vu dans cette autre circonstance; et, alors, le regard se plante devant le souvenir du masque; et je regarde l'Empereur comme si je l'avais regardé vivant, comme si j'avais été un des *Marie-Louise* qui se sont battus sur ce champ de bataille; et il me semble qu'il me dit :

— Tu m'as vu, tu m'as regardé, tu sais qui je suis! Va, et dis-le partout! Dis que je n'ai pas été uniquement le massacreur d'hommes que l'on se figure; dis que je fus aussi le semeur des idées, le suprême porteflambeau de la civilisation méditerranéenne, de cette civilisation qui a eu pour premiers grands dieux Phoibos Apollon et Pallas